

Epilogue du Message d'Andrée Chédid / Le Mémorial

Ma chère fille,

Sur mon lit de mort, je t'écris. A soixante-treize ans, je me rends une nouvelle fois compte que la mort peut arriver à tout moment, notamment lorsque l'on s'y attend le moins. Il y a deux semaines tu étais à mes côtés pour fêter l'anniversaire de mon petit-fils chéri. Et pourtant, aujourd'hui la maladie m'a assailli. Depuis la mort de ta mère, il y a deux ans, toutes les nuits, des cauchemars, ou plutôt des souvenirs, me reviennent dans mon sommeil. Tu sais, ta douce mère n'était pas la première femme que j'ai aimée. Je ne t'ai jamais raconté cette histoire, mais à cette heure, je pense que tu as le droit de savoir, de connaître le passé de l'homme qui t'a élevée.

Mon premier amour s'appelait Marie. Nous avions dix ans. Notre amour était passionné, et a duré vingt ans. Tu sais, quand tu étais petite, tu me disais souvent : « Regarde Papa ! Je veux être amoureuse d'un garçon beau comme celui-là, comme à la télé ! ». Et bien, c'était ça, notre amour. Un amour comme dans tous les films que tu regardais quand tu étais petite. A vrai dire, je ne doute pas que tu les regardes encore aujourd'hui... Elle était devenue journaliste et comme tu le sais, j'étais archéologue. Nous ne vivions pas dans la même ville, mais nous arrivions à nous voir.

Puis la guerre s'est déclenchée. La guerre a été la pire chose que j'ai pu voir dans ma vie. Je me rappelle de tous ces corps étendus en plein milieu des rues. Tout le monde était réquisitionné pour subvenir au besoin des soldats. On nous répétait tous les jours que nous devions nous battre pour notre pays. L'ennemi était, selon l'état, la seule chose dont nous devions nous soucier. A vrai dire, je ne me souciais que d'une chose à cette époque, et c'était Marie.

Un jour, nous nous sommes disputés. Plus violemment que d'habitude. Et, comme à chaque dispute, lorsque je la quittais, je ne souhaitais rien de plus que de la retrouver. Alors cette fois-là, je lui ai envoyé une lettre. Les combats avaient cessé. Dans ce message, je lui rappelais à quel point je l'aimais et lui demandais de venir me retrouver « au pont ». Ce pont était pour moi le symbole de la paix. Je pensais, et à vrai dire, je le pense encore, que ce lieu était pour nous une façon de tout recommencer à zéro. Je l'ai attendue, même plus longtemps que prévu. Puis, ne la voyant pas arriver, je me suis résigné. Ça fait mal, tu sais, de se dire que la femme que tu aimes le plus au monde, ne veut plus te revoir. Mais elle n'était pas venue et je devais m'y faire. A ce moment, je pensais qu'elle ne m'avait pas aimé autant que moi je l'aimais.

Il y avait du monde ce jour-là au niveau du pont. Tout le monde voulait partir, s'échapper, loin de la guerre et des morts que cela entraînait. Des autobus traversaient le pont afin d'aider ces gens. Alors je suis monté dans l'un d'eux. A quoi bon rester si Marie ne voulait plus de moi ? Puis, dans ce bus bondé, j'ai pensé que notre histoire ne pouvait pas se finir comme ça et que peut-être quelque chose lui était arrivé. Alors je suis descendu. Enfin, j'ai sauté de ce bus en marche. Au péril de ma vie. Je pense que les passagers et le chauffeur ont dû me prendre pour un fou. Je me rappelle encore des exclamations qui s'échappaient du véhicule. J'avais décidé de prendre le chemin vers l'endroit où vivait Marie. J'ai couru longtemps, la route était longue.

Il n'y avait plus personne dans ce quartier. Soudain, un homme d'un certain âge a surgi devant moi, en plein milieu de la chaussée, jambes et bras écartés. Il a crié, m'a pris le bras, sans que je ne comprenne ce qui se passait. Entre les jambes d'une vieille femme, le corps de Marie était étendu. Elle avait le teint verdâtre. Mais elle était en vie. Elle s'était pris une balle entre les deux omoplates pour me voir. Je berçais Marie. Tout irait bien. Je me répétais cette phrase, même si j'étais persuadé du contraire.

Quelqu'un était allé chercher une ambulance, un franc-tireur. Il restait un espoir. Foutaises. Le pire dans tout cela, ma fille, c'est de me dire que je n'ai rien pu faire pour sauver la femme de ma vie. Elle a agonisé dans mes bras, je déposais des baisers sur son front et ses mains. Pendant de longues minutes. Et j'assistais à ça, conscient de mon inutilité. Oui, je ne me suis jamais senti plus inutile qu'à ce moment-là. Mon visage était baigné de larmes.

Son cœur s'est arrêté, et je me suis dégagé comme je le pouvais. J'avais été là au dernier moment, comme on se l'était promis. Mais le dernier moment n'aurait pas dû être si tôt. Elle était encore jeune et avait la vie devant elle. On avait la vie devant nous. Et à trente ans, c'était comme si le monde s'effondrait autour de moi.

Puis le franc-tireur est arrivé avec l'ambulance. Tout d'un coup, j'ai été persuadé qu'il s'agissait du tireur. Alors, j'ai fait ce que je pensais ne jamais faire dans ma vie : j'ai sorti de ma poche un revolver et, l'arme au poing, je lui ai tiré une balle en pleine poitrine. Il s'est effondré devant mes yeux.

Je ne peux pas croire que j'ai fait ça. Ce n'était pas ce que je voulais. Tuer un être humain, qui avait sûrement une famille, peut-être même une femme et des enfants. Et pourtant... Je ne m'en suis jamais réellement remis. J'ai ôté la vie de quelqu'un sous le coup de la colère, de la fureur. S'il était innocent ? Je ne le saurais jamais. Et je mourrais avec sa mort sur la conscience.

Les deux vieillards m'ont prié de partir, qui sait ce qui pouvait encore arriver. Ils m'ont entraîné avec eux. Je suis parti loin de cette ville, loin de cette tragédie qui ne cesse de revenir dans ma mémoire. J'ai sombré dans l'alcoolisme. Je me morfondais dans un petit appartement que j'avais réussi à dégoter. J'espérais que l'alcool me ferait oublier. Oublier quoi ? Ce qui s'était passé, peut être même l'existence de Marie. Mais tu te doutes bien que cette deuxième solution reste impossible. Même des dizaines d'années après. L'alcool n'était pas une solution. Ce ne l'est toujours pas, et si un jour tu te sens mal, n'espère en aucun cas que cela t'aidera. L'alcool n'est pas la solution, ça te fait juste oublier la question. Bois- en un verre, en certaines occasions, mais pas plus. Je n'ai jamais cessé d'aimer Marie. Et j'emmènerai cet amour dans ma tombe.

Cependant, elle aurait souhaité que je continue ma vie. Que je la réussisse, que je fonde une famille, et que je sois heureux. Petit à petit, j'ai compris tout cela. C'est alors que j'ai rencontré ta mère. Elle était au courant de mon problème avec l'alcool, et elle m'a aidé à m'en débarrasser, bien que cela n'ait pas été sans mal. Elle cachait les bouteilles. Certaines fois j'en retrouvais une, sous le lit, dans un placard. Et je repensais à Marie et à ta mère. Alors je la reposais toujours. Heureux, je l'ai été. Ta naissance a sûrement été la meilleure chose de ma vie. Mon mariage également.

Cependant, certaines nuits, le visage de Marie, son sang sur mes mains me revenaient à l'esprit. C'est encore le cas, toujours le même cauchemar qui se répète. Son visage qui se tord de douleur. Mes bras qui l'entourent. Des gémissements étouffés. Un creux dans son dos. Ses larmes. La poussière qui voltige autour de nous. Son pouls irrégulier qui ne bat plus en même temps que le mien. Puis la fin. Son cœur qui ne bat plus. Son visage qui blêmit d'autant plus. Ses yeux qui se figent. Puis un soupir dans mon oreille : « Tu aurais dû me sauver ! » Et à chaque fois, je me réveille en sursaut.

J'aimerais que tu me promettes une chose. Rien qu'une. Ta mère et moi t'avons élevée dans la paix. Tu n'as pas connu la guerre, les combats, les milliers de morts, la famine, et tout ce que cela entraîne. J'aimerais que tu essaies que cela perdure pour ton fils, et les enfants que tu auras sûrement encore après. Ton mari et toi devez les protéger et leur éviter ce que j'ai vécu lors de cette période si brutale. Donne- leur un avenir, le meilleur possible. Il faut qu'ils ne manquent de rien. Mais protège- toi, toi aussi, ma fille, fais attention à toi. Et deviens cette femme que tu admirais tant dans les films. Celle qui était heureuse, amoureuse, et à qui, j'en suis sûr, tu n'as rien à envier.

Ton père qui t'aime.